

LA FAUTE DU GRAVEUR

Si laconique que soit le titre de cette communication, on aura compris que son objet est assez modeste. Je vous propose d'observer, sous plusieurs points de vue, l'activité quotidienne d'un personnage antique somme toute assez humble, un simple particulier dont les œuvres n'ont jamais égalé celles des écrivains qui font encore notre admiration. Les artisans dont je vais vous entretenir ont passé leur vie à produire des inscriptions sur pierre dont le texte, la plupart du temps, n'offre guère de richesse intrinsèque.

Pour la rédaction et la fabrication matérielle des inscriptions, ces artisans étaient amenés à utiliser quotidiennement l'écriture, et le moins que l'on puisse dire, c'est que leur pratique de l'orthographe paraît avoir été plus que fluctuante. Il suffit de parcourir n'importe quel recueil d'épigraphie latine pour constater l'extrême variabilité de l'orthographe de ce type de documents, le nombre considérable d'écarts, d'erreurs et d'incohérences qu'ils contiennent. Une première série d'exemples illustre bien cet aspect de l'orthographe épigraphique.

1. *C.I.L.*, VI, 20061.
C. Iulius Hermes libertis libertabusque suis dedit posterisque eorum ita ut ne quis ex hoc agro aedificiisue quibus donationis causa emancipatum erit de nomine alienasse uelit nisi in persona filiorum aut libertorum suorum ne simili poena sepulchri teneatur.
2. *C.I.L.*, VI, 28286.
D(is) M(anibus). Valeriae Trophini M(arcus) Valacrius Vitalis uerna aeijs cum par(enti- bus) f(ecit) A(ulo) Atinio Ab[...]. (Valerius, eius)
3. *C.I.L.*, VI, 18327.
Dis Manibus. Flauia Aepitesis T(itus) Flauius Eucarpus choiugi{s} uene mernei{s} fecit. (Epictesis, coniugi, bene merenti)

L'orthographe de la première inscription est quasi irréprochable. La deuxième inscription, quant à elle, ne présente qu'une particularité, apparaissant à deux reprises : la graphie AE est mise pour E dans le pronom *aeijs* et dans le gentilice *Valacrius*. Cette variante n'a rien d'exceptionnel (nous y reviendrons tout à l'heure); ce qui, à première vue, étonne dans cette inscription, c'est que la première occurrence du gentilice est correctement orthographiée : *Valeria*, avec E et non AE.

L'orthographe du troisième exemple, qui date de la même époque, est plus négligée. On ne compte pas moins de quatre mots à l'orthographe divergente : le nom d'origine grecque *Epictesis* présente la graphie AE déjà rencontrée et a perdu un C; dans le datif du nom *coniuz* on trouve un H excédentaire et un N manque; l'adverbe *bene* commence par V et le participe *merenti* a subi une étrange mutation.

Toutes les graphies plus ou moins spéciales, étonnantes, monstrueuses que nous lisons sur les pierres antiques sont habituellement appelées par les éditeurs d'inscriptions "*errores quadratarii*" ou "*errores lapicidae*", c'est-à-dire "erreurs de graveur". On devine que leurs causes doivent être multiples et variées. Pour chaque variation graphique observée dans une inscription, il convient de s'interroger sur sa nature et son origine. Les quelques exemples que j'ai choisi d'analyser nous permettront de répondre à plusieurs questions : Quels types de fautes orthographiques les rédacteurs et les fabricants d'inscriptions ont-ils commises ? Pour quelles raisons les ont-ils commises ? Ne risque-t-on pas de rassembler sous la même étiquette de "faute de graveur" des graphies dont non seulement la nature mais le degré d'erreur sont très différents ? Enfin, que nous apprennent ces fautes sur la langue, sur l'orthographe, sur la fabrication des inscriptions, sur les graveurs eux-mêmes ?

Ce projet est en apparence assez simple, mais, comme on va le voir, un certain nombre de questions préalables en compliquent l'abord. Nous allons voir en effet que les deux mots essentiels du titre de cette conférence (les mots "faute" et "graveur") méritent d'être définis avec nuance et précision. Nous verrons que même la syntaxe de notre titre ("*la faute du graveur*") doit être corrigée : il n'y a pas un seul type de faute, et un graveur n'est pas l'autre.

En premier lieu, il faut remarquer que l'emploi du terme de "faute" sous-entend la transgression d'une règle ; en l'occurrence, il faut, pour pouvoir parler de faute graphique, supposer l'existence d'une norme orthographique bien fixée, voire réglementée et imposée par un enseignement. S'il existe une orthographe du latin, nous nous garderons, en l'étudiant, de nous laisser influencer par le sentiment que nous avons de notre propre orthographe. Ce qui nous heurte dans les variations graphiques des inscriptions, comme dans les deux exemples déjà examinés, c'est leur divergence par rapport à l'orthographe plus ou moins normalisée des textes littéraires, tels que nous les lisons dans leurs éditions modernes. Il n'est pas pour autant prouvé qu'un graveur, lorsqu'il introduisait une quelconque variante dans le texte d'une pierre, violait réellement une norme préétablie ; rien ne prouve, a priori, qu'un passant, en lisant ce texte, pouvait à tous les coups montrer du doigt cette variante et l'appeler "faute", en se remémorant la règle dont elle s'écartait. Ce n'est qu'après avoir examiné un nombre suffisant de graphies différentes que nous pourrions revenir à ce problème et tenter de répondre à quelques-unes de ces questions. En attendant, nous préférons au terme de "faute" celui de "variante", qui, à cet égard, a le mérite d'être moins chargé de préjugé. Pour parvenir à nos fins, nous devons d'abord être davantage renseignés sur le personnage auquel on attribue sans distinction la responsabilité de ces "fautes", c'est-à-dire le graveur.

A ce propos, il convient de rappeler que le terme de "graveur", tel qu'il est employé dans le titre de cette conférence, est à la fois trop limité et trop imprécis. Il faut d'abord reconstituer la façon dont était fabriquée une inscription latine.

C'est essentiellement au paléographe français Jean Mallon qu'il revient d'avoir clairement établi que, dans la plupart des cas, la fabrication d'une inscription était divisée en trois étapes et impliquait la participation de plusieurs personnes. Ses conclusions reposent sur un examen scrupuleux et éclairé des données archéologiques et paléographiques ; les recherches qui l'y ont conduit découlaient de deux évidences : il est évident que le texte d'une inscription n'était pas gravé sur la pierre sans être lu sur un

brouillon; il est impensable que le graveur ait pu commencer à graver une inscription sans avoir préalablement envisagé la disposition du texte sur la pierre.

Avant d'être gravé en lettre capitales sur la pierre, le texte de l'inscription était d'abord rédigé sur un support éphémère, tablette de cire ou papyrus. Jean Mallon a démontré que ce "brouillon" était généralement tracé au moyen d'une écriture cursaive, très différente des capitales ultérieurement gravées. Il a proposé d'appeler "minute" ce premier état du texte.

Une fois le texte rédigé, il fallait procéder à son transfert sur la pierre. Avant d'être définitivement gravé, le texte était disposé dans le champ épigraphique ménagé sur la pierre. Cette opération préalable était nettement distincte de la gravure elle-même. Sur la base d'une inscription de Sicile (*C.I.L.*, X, 7296, n° 4 ci-dessous) qui devait servir d'enseigne à une officine de lapicides, Jean Mallon a appelé "*ordinatio*" cette deuxième étape.

4. *C.I.L.*, X, 7296.

CTHAAI	TITVLI
ENΘAΔE	HEIC
TYHOYNTAI KAI	ORDINANTVR ET
XAPACONTAI	SCVLPVNTVR
NAOIC IEPOIC	AIDIBVS SACREIS
CYN ENEPTEIAIC	CVM OPERVM
AIMOCIAIC	PVBLICORVM

Sans trop nous attarder sur les difficultés lexicologiques et orthographiques de cette célèbre inscription bilingue, nous constatons qu'elle annonce au passant qu'à l'intérieur de l'officine (*heic = hic*) des inscriptions (*tituli*) sont "disposées" (*ordinantur*) et "gravées" (*sculpuntur*). La dualité des verbes employés a conduit Mallon à voir sous le premier (*ordinare*) l'appellation

exacte de la deuxième étape de la fabrication d'une inscription. A partir de ce verbe, il a appelé "*ordinatio*" l'opération et "*ordinator*" son exécutant. Ces deux termes ne sont pas directement attestés dans l'Antiquité. Comme nous le verrons dans quelques instants, un nombre important de fautes graphiques attestent l'existence de cette étape particulière entre la rédaction du texte et sa gravure sur pierre. L'archéologie des pierres conservées en témoigne également. L'*ordinator* préparait la tâche du graveur en disposant sur la pierre le texte de la minute. Au moins d'un pinceau, d'un charbon ou d'une pointe sèche, il traçait en capitales les signes qu'ils lisait en cursive sur la minute. Il pouvait travailler à main levée, mais, pour les inscriptions les plus soignées, il utilisait un compas et une règle; il pouvait même se servir de modèles de lettres comparables à ceux qu'emploient encore les lettrés modernes. Giancarlo Susini a reproduit dans son petit ouvrage intitulé *Il lapicida romano* la photographie d'un fragment d'inscription dont la surface porte des traces de l'ouvrage de l'*ordinator* (n° 5).

5. (SUSINI, 16).



On distingue encore les fines lignes horizontales et verticales tracées à la pointe et destinées à marquer les limites des caractères; on voit également que l'*ordinator* de cette inscription a commis une erreur puis l'a corrigée : après le signe I un S a été légèrement tracé, l'*ordinator* ayant, dans un premier temps, oublié le V.

Une fois l'inscription préparée par l'*ordinator*, il ne reste plus au graveur qu'à graver aussi soigneusement que possible le texte tracé par son prédécesseur.

A chacune de ces trois étapes différentes dans la confection d'une inscription correspondent trois acteurs potentiels : l'auteur de la minute, que j'appellerai rédacteur, l'*ordinator* et enfin le graveur.

Les conclusions de Mallon, depuis leur publication, ont été nuancées dans plusieurs sens, notamment par G. Susini, dans son ouvrage déjà cité et dans son *Epigrafia romana*. Cet épigraphiste fait en effet remarquer que la minute peut avoir été, dans certains cas, rédigée en capitales et non en cursive et que l'*ordinatio*, bien qu'habituelle, n'était pas strictement indispensable.

Le schéma général qui vient d'être tracé et qui, dans la plupart des cas, a dû correspondre à la réalité, reste pour une part théorique; il se peut en effet que dans un atelier le travail des ouvriers ait été moins cloisonné et qu'une même personne ait accompli deux des trois tâches habituelles, voire les trois : l'auteur de la minute peut ordonner lui-même son texte, le graveur peut avoir été son propre *ordinator*. Nous verrons cependant que plusieurs types de fautes indiquent à la fois que les tâches étaient souvent séparées et que chacun des deux derniers acteurs trouvait, dans son interprétation du travail de son prédécesseur, l'occasion de commettre des fautes. Les variantes graphiques peuvent être réparties en trois catégories générales, que nous pouvons appeler variantes de rédaction, d'ordination ou de gravure. En nous aidant de plusieurs exemples, nous allons passer en revue ces trois catégories, dans l'ordre inverse de la chronologie, en commençant par les variantes qui incombent au graveur et à l'*ordinator*, pour terminer par les graphies dont l'origine se trouve dans la minute de texte et que les deux artisans qui ont touché à la pierre n'ont fait que reproduire.

L'inscription n° 6 est, à ce titre, particulièrement intéressante, car elle présente un exemple de chacune des trois catégories de variantes, chacun des trois intervenants ayant été amené à s'écarter de la graphie attendue.

6. C.I.L., XIV, 107.
 [L.] AVR. VERO AVG.
 [Q.] FABIVS Q. F. HONORATVS
 [O]B ONORIM IMMVNITATIS
 RENDROPHORIS

OSTIENSIVM
DONVM DEDIT

[L(ucio)] Aur(elio) Vero Aug(usti) | [Q(uintus)] Fabius Q(uinti) f(ilius) Honoratus | [o]b
(h)onorem immunita{ta}tis | [d]endrophoris | Ostiensium | donum dedit.

La première forme spéciale, ONORIM pour *honorem* à la troisième ligne, présente deux particularités imputables au rédacteur : l'H initial a été omis et un I remplace le E final; la forme *immunitatis* présente une dittographie manifeste, dont le responsable est l'ordinator qui a tracé les signes sur la pierre; enfin la présence d'un R au lieu de D à l'initiale du mot *dendrophoris* est due au graveur, selon une confusion sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure.

7. *C.I.L.*, VI, 19688.

D. M.

IOLANI FILAE DVLCISSIME
LOLIANVS ET LYCENIA PARENTS
CON CACALISTO COIVCE IIVS

Q. V. A. XVI MESES VIII D. V.

D(is) M(anibus) | Ioleni fil(i)ae dulcissim(a)e | [E]ycenia parent(e)s | con (= cum)
Ca{ca}listo coiug'e eius | q(uae) u(ixit) a(nnos) XVI me(n)ses VIII d(ies) V.

8. *C.I.L.*, III, 7595.

T IVNIVS ERMES

IIV IOBI BVOT

VN I E B H S

O I B F T

T(itus) Iunius (H)ermes | duumu(ir) Ioui uot|um [I]iben(s) s|o[]b[]t (= soluit).

9. *C.I.L.*, VI, 7958.

D. M.

PREPVSAE FILIAE B. M.
QAE VIXIT XNN. VI DIEB. X
CECILIANE ET DYDIMVS PA
PARENTES FECERVNT ET SIBI
ET SVIS POSTERISQVE
EORVM.

D(is) M(anibus) | Prepusae filiae b(ene) m(erenti) | q(u)ae uixit [a]nn(is) VI dieb(us)
X | Caeciliane et Dydimus {pa} | parentes fecerunt et sibi | et suis posterisque | eorum.

10. *C.I.L.*, VI, 3275.

D. M.

RALPVRNIA
EDISTE VIXIT
AN. XXV. MES
II. DIES XVI
IUVENALIS
SIVILIANVS
LQ SING CON
IVGI BENEM
ERENTI FE.OLT

D. M. [K]alpurnia Ediste uixit an(nos) XXV me(n)ses(es) II dies XVI Iuuenalis
S[er]uilianus [e]q(ues) sing(ularis) coniugi benemerenti fe[er]it.

11. *C.I.L.*, VI, 37368.
D. M. | CLAVDIAE ACTE | SCANTIVS TFLES|DHORVS COIVGI R. M. = D(is)
M(anibus). Claudiae Acte Scantius T^re^les^rp^horus coiugi ^rb^l(ene) m(erenti).
12. *C.I.L.*, VI, 34100 : CORNELINE = Corneli^ra^le, CHRYSOPHES = Chrysop^ra^les, DULCISSIMHE
= dulcissim^ra^le.
13. *C.I.L.*, VI, 19221 : HELPIMGA = Helpi^rnic^la.
14. *C.I.L.*, VI, 18349 : HALME = Hal^rin^le.

Commençons par la catégorie qui, chronologiquement, vient en dernier lieu. Les erreurs que commet le graveur, en fixant définitivement les signes tracés par l'*ordinator*, relèvent essentiellement de la confusion de caractères. Ayant à graver les traits horizontaux, verticaux, obliques et courbes dont sont formées les lettres dessinées, il peut en oublier ou en ajouter. Chaque caractère peut ainsi se voir substituer un autre signe, dont la forme lui est plus ou moins proche. Ainsi, dans ce genre de faute, R devient P et P devient R; on observe des substitutions entre les signes E et F, G et C, O et D, O et C, I, T et L, etc. Quelques exemples :

- dans l'inscr. n° 6, R pour D dans *dendrophoris* ;
- dans l'inscr. n° 7, L pour E dans *Eygenia*, C pour G dans *coiugi* ;
- dans l'inscr. n° 10, R pour K dans *Kalpurnia*, L pour E dans *eq(ues)*, O pour C et L pour I dans *fecit* ;
- dans l'inscr. n° 11, F pour E et D pour P dans *Telesphorus*, R pour B abréviation de *bene* ;
- dans l'inscr. n° 12, H est mis pour A à trois reprises.

La confusion peut unir deux lettres en une seule; p. ex. M pour IN et NI aux n° 13 et 14.

Giancarlo Susini a remarqué le rôle que pouvaient jouer dans ces confusions les lignes-guides tracées par l'*ordinator* et destinées à marquer les limites supérieure et inférieure des signes qu'il dessinait ensuite. Lorsqu'un simple trait vertical était tracé entre ces deux lignes horizontales, il arrivait qu'un graveur omette ou ajoute un trait horizontal au signe à graver; il pouvait ainsi confondre les lettres I, T et L, comme le montrent les exemples n° 15 à 23.

15. LYCHE = ^rT^lychē, *C.I.L.*, VI, 21618a.
16. ETENCHO = E^rT^lencho, *C.I.L.*, VI, 4405.
17. PAMELLE = Pam^rf^lile, *C.I.L.*, VI, 18886.
18. DIONTSLAS = Dion^ry^sr^las, *C.I.L.*, VI, 14077.
19. DEIPHICE = De^rT^lphice, *C.I.L.*, VI, 35287.
20. PHIIVMFNF = Phi^rT^lum^reⁿr^e, *C.I.L.*, VI, 3577.
21. TRENE = ^rT^lrene, *C.I.L.*, VI, 13142.
22. IPOFIMVS = ^rTr^lofimus, *C.I.L.*, VI, 39061.
23. PHITEIO = Phi^rT^le^rio, *C.I.L.*, VI, 12826.

Une capitale peut avoir été mal gravée ou omise par le graveur à la faveur de sa présence dans une ligature. La ligature est un procédé graphique assez fréquent qui unit plusieurs signes contigus au moyen de l'un ou l'autre trait commun, généralement des hastes verticales. C'est évidemment l'*ordinator* qui choisit de recourir à ce procédé. En gravant les combinaisons de signes qu'a dessinées son prédécesseur, le graveur peut être

amené à omettre l'un ou l'autre des quelques traits permettant de distinguer l'un des caractères combinés. Dans la ligature de N et T, le signe T partage la seconde haste du N et ne s'en distingue que par son trait horizontal; il est dès lors facile d'omettre ce trait et de voir un simple N là où il y avait ligature. Quelques exemples :

24. ALEHĒA = Ale(t)heā, *C.I.L.*, VI, 12292.
25. EVCHRESVS = Euchres(t)us, *C.I.L.*, VI, 19968.
26. AGATTES = AGATHĒS ou AGATHĒS, *C.I.L.*, VI, 28693.
27. FHĒLROS = Ph(i)leros, *C.I.L.*, VI, 37670.
28. SYMPLORI = Symp(h)ori, *C.I.L.*, VI, 18218.

En 24, T, H et E devaient être liés; le graveur a ignoré le trait horizontal du T. En 25, c'est aussi un simple trait qui devait distinguer le T combiné au V par le trait oblique de celui-ci. La forme AGATTES du n° 26 peut s'expliquer à partir de deux ligatures différentes. En 27, la ligature réduisait le I à un simple prolongement d'une haste de H, déjà lié au P. En 28, le trait du H est omis, un autre est ajouté.

29. *C.I.L.*, VI, 28486.

VENVLEIVS
FEREPIVS
VIX.AN.XXVII
VENVLEIA
AUG.L.LIBERT
CARISSIMO
IN.FRON.P.III
IN.AGRO.P.V

Venuleius Threptus uix(it) an(nos) XXVII Venuleia Aug(ostus) libert(o) carissimo. in fron(te) p(edes) III in agro p(edes) V.

Terminons par un cas spécial; à la cinquième ligne de l'inscr. n° 29, on trouve la séquence AVG.L, qui par ailleurs est fréquente dans les inscriptions funéraires, avec la signification *Augusti libertus* ou *liberta*. Elle ne peut cependant avoir ce sens ici, car après le gentilice *Venuleia* on attend un cognomen, comme *Threptus* après *Venuleius*. Les signes AVGL sont en fait mis pour *Auge*, nom d'origine grecque. Nul doute que l'erreur du graveur a été favorisée par la grande fréquence de la double abréviation de l'expression *Augusti libertus*.

Toutes les variantes qui viennent d'être examinées sont indubitablement des fautes; elles révèlent essentiellement des conditions matérielles de la gravure. La plupart du temps, leur auteur est sans aucun doute le graveur. Il faut cependant soulager légèrement le passif de ce pauvre artisan et rendre à son collègue l'*ordinator* la responsabilité de quelques-unes de ces confusions de capitales. On a vu que l'*ordinator*, pour tracer ces signes, pouvait utiliser des modèles creux. Il lui suffisait, pour tracer un F au lieu d'un E ou l'inverse, d'employer le même modèle pour ces deux signes. Le graveur n'est donc pas le seul à pouvoir ajouter ou omettre des traits distinctifs : l'*ordinator* a pu commettre les mêmes erreurs, le graveur les ayant ensuite servilement respectées. La confusion de capitales est donc imputable aux deux ouvriers qui maniaient cette écriture. Un dernier exemple illustre cette hypothèse. La forme de l'exemple n° 30 présente deux fois le signe P, une fois en ligature avec L et l'autre détaché; c'est sans doute l'*ordinator* qui a commis la faute : il a d'abord tracé une ligature puis le signe P comme s'il n'avait pas été déjà dessiné.

30. HELPPIS = Helpis, *C.I.L.*, VI, 25633.

Passons à la deuxième classe de variantes, celles qui sont dues au seul *ordinator*. On l'a vu, la tâche de ce deuxième personnage est double : il doit lire le texte sur une minute, éventuellement rédigée en écriture cursive, et le disposer sur la pierre. Ces deux opérations sont pour lui l'occasion de commettre deux types d'erreurs bien distincts, qui s'ajoutent aux confusions de capitales que nous avons déjà vues.

31. R. CAGNAT, *Cours d'épigraphie latine*, p. 8.

A	A A T T A A T T A T T A A A A A A A
B	B B A A A A A A A A A A
C	C C C C C C C C C C C C C C
D	D A A D D A A D D A A C D D
E	E E E E E E E E E E E E E E
F	F F F F F F F F F F F F F F
G	G G G G G G G G G G G G G G
H	H K K H H T A T
I	I I I I I I I I I I I I I I
K	K K F F F F F F
L	L L L L L L L L L L L L
M	M M M M M M M M M M M M M M
N	N N N N N N N N N N N N N N
O	O O O O O O O O O O O O O O
P	P P P P P P P P P P P P P P
Q	Q Q Q Q Q Q Q Q Q Q Q Q Q Q
R	R R R R R R R R R R R R R R
S	S S S S S S S S S S S S S S
T	T T T T T T T T T T T T T T
V	V V V V V V V V V V V V V V
X	X X X X X X X X X X X X X X
Z	Z Z Z Z Z

L'écriture cursive que l'*ordinator* lisait sur la minute était nettement différente des capitales qu'il traçait sur la pierre. Elle était aussi moins soignée et permettait un grand nombre de confusions, non plus à l'écriture comme dans le cas des fautes de graveur, mais à la lecture. C'est en se basant sur l'analyse de ces confusions que Jean Mallon a pu reconstituer le travail de l'*ordinator* et déterminer que dans bien des cas la minute était écrite en cursive. Sous le n° 31 j'ai repris un tableau présentant des exemples de cette écriture, tiré du *Cours de Cagnat*; il suffit d'y jeter un coup d'œil pour juger à la fois de l'écart par rapport à la capitale monumentale et des possibilités d'erreurs.

Trois exemples suffiront à illustrer les confusions paléographiques que commettaient les *ordinatores* en lisant la cursive. Le premier exemple est, depuis sa publication par Mallon, assez célèbre (n° 32). On trouve à la fin d'une inscription africaine la forme *aralibus*, dans laquelle Mommsen et ses suiveurs voyaient l'ablatif

d'un hapax *aralia* qu'ils s'expliquaient difficilement. Jean Mallon a depuis montré qu'il s'agit non pas d'un mais de deux mots, le substantif *ara* et l'adjectif *libens* (attendu à cette position) avec V pour E, le signe N étant omis entre E et S. La forme écrite dans la minute était donc *libes*.

32. *C.I.L.*, VIII, 19929 (Afrique).

D. M.
Q. CAECILI
VS P. FIL. QVIR.
VICTORI
NVS QVI PRE
CEPTO PATRIS
CARISSIMI
PARVIT ET MESO
LEVM CVM TRIB
VNAL ET ARALIBVS

PERFECIT V. A. LV H. S.

E.

D(is) M(anibus). Q(uintus) Caecilius P(ublii) f(ilius) Quir(ina) Victorinus, qui praecepto patris carissimi paruit et mesoleum (= mausoleum) cum tribunal(i) et ara libe(n)s

perfecit. u(ixit) a(nnos) LV. h(ic) s(itus) e(st).

(Cfr J. MALLON, *L'archéologie des monuments graphiques*, dans *Revue historique*, CCXXVI, p. 309.)

Le deuxième exemple concerne une inscription africaine longtemps restée incompréhensible et dont l'explication est également due à Mallon (n° 33).

33. *Inscr. lat. de l'Algérie*, II, n° 3382.

DIS MANI

SAC AVCAIV

SHRINVSEX[- -]

Dis Mani(bus) sacrum. Victorinus u(ixit) a(unis) [- -].

(A = r; CA = m; IV = ui; S = c; H = to; E = u; X = a.)

(Cfr J. MALLON, *Une inscription "incompréhensible"*, dans *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire offerts à André Piganiol*, Paris, 1966, 267-274.)

Il fallait disposer à la fois de la science paléographique et de la méthode de Jean Mallon pour deviner, sous ce texte incompréhensible, ce que portait la minute. A partir du milieu de la deuxième ligne, plus d'un signe sur deux a été mal lu et interprété par l'*ordinator* : A vaut pour r, CA pour m, IV pour ui, s pour c, H pour to, E pour u, X pour a.

Le dernier exemple de confusion paléographique nous ramène à Rome, où par deux fois une lettre I mise pour S ne s'explique que par la mauvaise lecture d'un texte en cursive (n° 34 et 35).

34. FAVITI = Fausti, *C.I.L.*, VI, 7976.

35. Caninia SALVI = Salus, *C.I.L.*, VI, 37555.

Les autres erreurs commises par l'*ordinator* se produisent dans la deuxième phase de son travail, au moment où il reporte sur la pierre le texte lu sur la minute. Elles concernent toutes la disposition des signes dans le champ épigraphique et l'influence des conditions matérielles sur cette opération. Parmi ces fautes, les plus obviées sont sans doute la dittographie et l'haplographie.

De la première, nous avons déjà rencontré trois exemples, les formes *immunitatis* dans l'inscr. n° 6, *Cacalisto* au n° 7 et *pa|parentes* au n° 9. Il est très probable que la fin de ligne a joué un rôle déterminant dans la dittographie du troisième cas : le mot *parentes* devait chevaucher deux lignes, mais l'*ordinator* l'a recommencé au début de la deuxième; ce cas particulier se retrouve dans d'autres inscriptions, comme dans les formes des n° 36 et 37, où les deux occurrences de la syllabe répétée encadrent la fin d'une ligne.

36. Te|telesphor(us) = Telesphorus, *C.I.L.*, VI, 35331.

37. Fe|felix = Felix, *C.I.L.*, VI, 19996.

La fin de ligne joue aussi un rôle dans certains cas d'omission pure et simple de caractères. Ainsi dans l'exemple n° 38, c'est à la faveur du passage d'une ligne à l'autre que l'*ordinator* a omis les signes RA du nom *Socrates*.

38. *C.I.L.*, VI, 18919.

D. M.
GA.VI.VS.SOC.
TES.FE.CIT.CA.
VI.AE.PRIM
MA.TRI
BE.N.
MERENTI

D(is) M(anibus). Gavius Soc(ro)tes fecit [G]aviae Prim(ae) matri ben(e) merenti.

Deux exemples d'haplographie :

Dans l'inscr. n° 8 le s final de l'avant dernière ligne est commun aux formes *libens* et *soluit*. Dans l'exemple 39, l'haplographie porte sur la fin et le début de deux mots contigus.

39. Iulio (O)nesimo, *C.I.L.*, VI, 20164.

Il n'est pas nécessaire que les conditions favorables à une haplographie soient réunies pour qu'un *ordinator* omette des caractères dans les mots qu'ils dispose sur la pierre; il lui suffisait souvent d'être simplement distrait.

Les fautes que commettaient les deux ouvriers chargés de reporter sur la pierre le texte de l'inscription sont étroitement liées aux conditions matérielles de cette opération : lecture de la minute, disposition du texte sur la pierre, gravure des signes dessinés. Dans l'ensemble leur seul intérêt est justement d'éclairer ces conditions matérielles.

Bien plus intéressantes sont les variantes graphiques que l'on peut imputer au rédacteur de la minute, qui figuraient dans le texte même de la minute et que les autres n'ont fait que recopier servilement.

Il apparaît, après analyse, qu'elles peuvent se répartir en deux grandes catégories, selon que leurs causes directes relèvent de la phonétique ou de la pratique de l'orthographe. Ces deux catégories entretiennent des liens étroits l'une avec l'autre, les graphies de la seconde tirant souvent leur origine de celles de la première. Il est donc nécessaire de les examiner en parallèle.

Dans la première catégorie, on placera d'abord quelques graphies qui dénotent indéniablement une évolution phonétique. Ces graphies étant nombreuses et variées, je ne puis qu'en évoquer quelques-unes, parmi les plus importantes ou les plus spéciales. Certaines sont très connues, abondamment attestées dans les inscriptions et ne méritent qu'un bref commentaire.

L'emploi du simple signe E en lieu et place de AE témoigne de la monophthongaison de la diphtongue. La datation est sujette à controverse, mais il est assuré que la diphtongue était déjà passée à e dans le latin populaire de la République. Un exemple suffira, l'inscr. n° 40, où les trois désinences de datif sont notées par E, l'initiale du gentilice ayant conservé sa graphie traditionnelle.

40. *C.I.L.*, XIII, 5697.

Aelie Datibe (= Dativae) coniugi carissime...

Une autre évolution bien connue est celle que trahit le fréquent échange des signes V et B dans les inscriptions. Sur la base de ces attestations, on a pu déterminer que

la semi-voyelle [w] était passée à [v] dans le courant du I^{er} siècle de notre ère et que l'occlusive [b] en intervocalique avait subi une évolution parallèle pour aboutir à la même valeur. Un exemple, l'inscr. n° 41.

41. *C.I.L.*, VI, 25000.

Primus Aug(usti) lib(ertus) fecit siui (= sibi) se uiuo.

A peine avons-nous évoqué ces deux premiers exemples de graphies phonétiques, choisis parmi les plus familiers, qu'il nous est nécessaire d'aborder l'examen parallèle de la seconde catégorie, celle des graphies liées à la pratique de l'orthographe, et d'introduire une notion capitale pour la compréhension de l'orthographe épigraphique, je veux parler de la graphie inverse, que l'on appelle également contrépel.

Le principe en est simple. Lorsqu'une évolution phonétique amène deux sons à avoir la même valeur, l'orthographe de celui des deux qui a évolué peut prendre deux formes : soit l'ancienne graphie est conservée, soit on adopte la graphie à laquelle il a fini par s'identifier. Dans le premier cas, on continue à écrire AE là où l'on prononce e, dans le second, on écrit E pour AE, conformément à la nouvelle prononciation. Les deux graphies ont la même valeur dans un cas, mais une seule est valable pour l'autre cas. La graphie inverse constitue un nivellement de cette asymétrie : l'équivalence des deux graphies pour l'un des deux sons originaux est étendue à la notation de l'autre. En conséquence, un rédacteur peut écrire *Valaerius* (n° 2) avec AE là où l'on attend un simple E. De même, on écrira B pour V, non seulement entre voyelles, mais aussi à l'initiale (inscr. 42).

42. *C.I.L.*, XIV, 1874.

Si quit bis (=uis) facere, te bibo (uiuo) fac dulci[ter].

J'examinerai maintenant quelques autres exemples de graphies phonétiques.

On sait qu'à l'époque archaïque le son n a disparu devant un s en nasalisant et en allongeant la voyelle précédente; c'est ce qu'attestent des graphies comme *cosol* ou *cosul* dans les inscriptions de la République et le souvenir qu'en garde l'abréviation COS pour *consul*, fréquente en épigraphie. A cette position ce n avait donc sans doute complètement disparu dans le parler vulgaire, mais la langue littéraire et l'orthographe élégante l'avaient restauré (ALLEN, 28-30; VÄÄNÄNEN, 118-121).

Les inscriptions de l'Empire présentent de nombreuses traces de cette évolution ancienne, dont les effets n'ont jamais disparu, malgré les efforts de restauration. La graphie qui atteste la survivance de cette prononciation a pris la forme d'une simple omission du signe, quelle que soit la nature de la voyelle précédente. Il s'agit soit d'une graphie approximative, dans l'hypothèse où cette voyelle a conservé sa nasalisation, soit d'une graphie phonétique parfaite, dans l'hypothèse où elle l'a perdue. Sous le n° 43, j'ai repris quelques exemples de formes sans N à cette position. La graphie est assez souvent attestée en finale, dans les terminaisons de participes présents.

43. Vales = Valens, *C.I.L.*, VI, 32573.

atriensis = atriensis, *C.I.L.*, VI, 6242.

parens = parens, *C.I.L.*, XIV, 487 (mensib.).

doles = dolens, *C.I.L.*, IX, 1287.

meses = menses, *C.I.L.*, II, 1240.

ages = agens, *C.I.L.*, III, 2126.

Costas = Constans, *C.I.L.*, III, 1194.
 Infas = Infans, *C.I.L.*, II, 1818.
 Traatib(erinae) = Transtiberinae, *C.I.L.*, XIV, 429.
 isula = insula, *C.I.L.*, VI, 33864.
 coserui = conserui, *C.I.L.*, VI, 4356.
 tosor = tonsor, *C.I.L.*, XII, 4517.

Cette graphie possède elle aussi son contrépel. On trouve un nombre important de graphies inverses, avec un N non étymologique inséré entre une voyelle et un s (n° 44 à 47).

44. diens = dies, *C.I.L.*, XIII, 5270.
 Teuthrans = Teuthras, *C.I.L.*, VI, 4608.
 superstens = superstes, *C.I.L.*, III, 410 (+ Valens).
 Rauennans = Rauennas, *C.I.L.*, XIV, 1170.
 herens = heres, *C.I.L.*, XIV, 3630 (+ Rauennas).
 45. Prenses = Praesens, *C.I.L.*, VI, 2678.
 Crenaces = Crescens, *C.I.L.*, VI, 20857.
 46. Milensiae = Milesiae, *C.I.L.*, VI, 6404.
 Insio = Ision, *C.I.L.*, VI, 22834.
 rensponu = responsum, *C.I.L.*, III, 6265.
 Inside = Iside, *C.I.L.*, V, 4220 (+ Crescens).
 47. Caensariensis = Caesariensis, *C.I.L.*, VIII, 21116 (+ menses).

Ces graphies montrent que les groupes concernés se prononçaient sans *n*. Elles témoignent de l'incertitude des rédacteurs devant la nécessité d'orthographier leur texte. En l'occurrence, chaque fois qu'il entendait ou prononçait une voyelle longue suivie d'un *s*, un rédacteur pouvait se demander si d'aventure il ne fallait pas, pour écrire correctement, placer un N entre les deux sons prononcés; il lui arrivait de se tromper. Dans la liste 44 à 47, on trouve quelques cas intéressants. Ceux qui sont rassemblés sous le n° 44 confirment a contrario la fréquence du phénomène en finale de participe présent : dès lors que la prononciation confond tout, un mot comme *superstes* peut être pris pour un participe présent. Les deux cas du n° 45 sont particuliers car les deux graphies y coexistent : N est omis en finale et inséré dans la première syllabe; à l'inverse, dans *rensponu*, N est bien noté entre O et S. Enfin le dernier exemple (n° 47), plus révélateur encore, nous apprend plus d'une chose : premièrement, *n* est amui entre voyelle et *s*; deuxièmement, la diphtongue *ae* est passée à *e* long et l'emploi du digramme AE ne dénote en aucune manière la restauration d'une prononciation élégante; il s'agit seulement d'une graphie traditionnelle; enfin l'emploi du groupe NS dans l'avant-dernière syllabe ne correspond pas à la prononciation réelle mais à le même caractère de graphie conventionnelle.

Une dernière série d'exemples illustre deux phénomènes intéressants de phonétique évolutive, à savoir l'assimilation et la simplification des géminées.

48. Aepittetus = Epictetus, *C.I.L.*, VI, 17213.
 49. santissimae = sanctissimae, *C.I.L.*, VI, 25854b.
 santo = sancto, *C.I.L.*, V, 8136.
 defuntus = defunctus, *C.I.L.*, XII, 1416.
 Otauo = Octauius, *C.I.L.*, IX, 154.
 Vitor = Victor, *C.I.L.*, VIII, 18419.

50. *Aepitesis* = *Epictesis*, *C.I.L.*, VI, 18327.
 51. *Prototetus* = *Proctotetus*, *C.I.L.*, VI, 20238.

Lorsque deux occlusives sourdes se suivent, il est fréquent que dans la prononciation la première s'assimile à la seconde : elle perd le point d'articulation qui l'en distinguait et acquiert celui de la suivante. Un exemple : *Aepittetus* pour *Epictetus* (n° 48). Un groupe de consonnes s'est donc modifié en une consonne géminée. On sait qu'avec le temps les géminées latines se sont simplifiées; celles qui sont issues d'une assimilation n'ont pas échappé à cette tendance, ce qui nous vaut l'apparition de nombreuses formes variantes telles que *santus* pour *sanctus* (n° 49); c'est la forme qui est à l'origine des formes romanes. La forme n° 50, *Aepitesis* pour *Epictesis*, illustre bien la continuation du processus à partir d'*Aepittetus*. Le même phénomène est attesté pour le groupe *pt* (n° 52 et 53).

52. *Amen* (p) *teni*, de *Amempte*, *C.I.L.*, VI, 16348.
 53. (P) *tolomaeus* = *Ptolemaeus*, *C.I.L.*, VI, 18182.

L'assimilation doublée d'une simplification possède également sa graphie inverse. Dès lors que, là où l'on avait l'habitude d'écrire CT, on en était venu à prononcer un simple t, les rédacteurs pouvaient avoir tendance à surcharger leur orthographe en employant l'ancien groupe là où il n'y a jamais eu qu'un seul t; ceci se produit surtout à la suite d'un n, notamment dans des formes où jouait l'analogie avec l'adjectif *sanctus* (n° 54 à 57).

54. *Crysanctus* = *Chrysanthus*, *C.I.L.*, VI, 12052.
 55. *Sanctipe* = *Xanthippe*, *C.I.L.*, VI, 9800.
 56. *Sanctias* = *Xanthias*, *I.C.V.R.*, 627.
 57. *Aminctas* = *Amyntas*, *I.C.V.R.*, 9161.

Les quelques graphies phonétiques qui viennent d'être évoquées sont tous liées à une évolution phonétique qui a provoqué un décalage entre l'orthographe habituelle et la prononciation. D'autres sont le signe d'une prononciation réelle, individuelle ou collective, que l'orthographe traditionnelle n'a jamais été à même de transcrire avec précision.

Ainsi nous savons que le groupe GN que nous lisons dans les mots latins avait une prononciation particulière : le G de ce groupe ne représentait pas une occlusive sonore, mais une nasale vélaire; un mot comme *dignus* se prononçait [diŋnus], avec la succession de deux nasales (ALLEN, 23-25). Malgré cet écart entre la prononciation réelle et l'orthographe, la graphie habituelle s'est bien maintenue. Ceci est explicable : aucun signe latin n'était à même de noter ce qui n'était pas un phonème, mais un allophone rare et n'apparaissant que dans un contexte très limité; partant, l'orthographe courante était somme toute utile, du moins comme pis-aller : il suffisait de savoir qu'un groupe graphique GN ne devait pas se lire littéralement et, inversement, que le groupe phonétique des deux nasales nécessitait une graphie complexe impliquant le signe d'une occlusive G; la situation est comparable, avec quelques différences, à celle que connaissaient les Grecs lorsqu'ils employaient le signe gamma pour noter une nasale devant occlusive vélaire, comme dans ἄγγελος.

58. *C.I.L.*, VI, 10944.
Aelia Non { a } na Lucillae sinnum (= signum) posuit ouitae (=obitae).
59. ingniis = ignes, *C.I.L.*, IV, 3121.
singnifer = signifer, *C.I.L.*, VI, 3637.
dingnissime = dignissime, *C.I.L.*, XIV, 1386.
60. Annetis, de Hagne, *I.C.V.R.*, 779.
Angnea, de Hagne, *I.C.V.R.*, 5450.

Les inscriptions latines nous ont conservés plusieurs traces de cette prononciation particulière. La première graphie revient à considérer que la nasale vélaire est assez proche de la nasale dentale pour être notée de la même manière; on trouve donc NN pour GN (n° 58). Il peut aussi s'agir d'une assimilation, la première nasale ayant perdu sa nature vélaire au contact de la seconde. L'autre graphie semble être une combinaison des deux premières : on écrit NGN pour GN (n° 59); en fait, le groupe NG tend à rendre au mieux la double nature du premier son, qui est à la fois nasal (N) et vélaire (G). Les deux graphies sont attestées pour le même nom grec *Hagne* (n° 60).

Contre toute attente, il existe aussi une graphie inverse pour ce cas particulier.

61. Ariane = Ariadne, *C.I.L.*, VI, 38779.
62. Ariagne = Ariadne, *C.I.L.*, VI, 22238; 29303.

Le nom grec *Ariadne* contient une occlusive dentale devant une nasale ayant le même point d'articulation. L'occlusive a pu, dans la prononciation de certains locuteurs, s'assimiler à la nasale et perdre son caractère occlusif, ce qui donne une prononciation [arianne], avec une nasale géminée. Cette possibilité est illustrée par la forme *Ariane* sans D (n° 61). La nouvelle nasale géminée a pu être confondue avec celle qui était parfois prononcée au lieu du groupe GN; c'est sans doute ce qui a poussé deux rédacteurs un peu trop scrupuleux à orthographier le nom grec avec un groupe GN (n° 62). Ces deux formes confirment qu'un groupe graphique latin GN était couramment prononcé au moyen de deux nasales.

On trouve dans les inscriptions la trace d'autres assimilations phonétiques, telles qu'elles étaient réalisées dans la prononciation courante de la langue. Le contact d'un phonème sourd et d'un phonème sonore a pour conséquence la sonorisation, c'est-à-dire l'assimilation, du premier. Les mots d'origine grecque transcrits et adaptés en latin présentent de nombreux cas de ce genre, comme l'illustrent les exemples n° 63 et 64.

63. Zmyrna = Smyrna (p. ex. *C.I.L.*, VI, 7996).
Zmaragdus = Smaragdus (p. ex. *C.I.L.*, VI, 19888).
Cozmus = Cosmus (p. ex. *C.I.L.*, VI, 5202).
Lezbia = Lesbia (p. ex. *C.I.L.*, VI, 5025).
64. Egloge = Ecloge (p. ex. *C.I.L.*, VI, 5915).
Eglectus = Eclectus (p. ex. *C.I.L.*, VI, 9098).
Synegdemus = Synecdemus (p. ex. *C.I.L.*, VI, 285).

Certaines de ces prononciations ont pu se généraliser et acquérir un statut d'évolution phonétique, dont les langues romanes gardent la trace.

Ainsi, un cas intéressant est sans doute celui de la palatalisation et de l'assibilation des occlusives dentales devant une semi-voyelle [y]. En latin classique, un mot tel que

dies se prononçait en deux syllabes, avec diérèse, et le signe *i* notait une voyelle. Avec le temps, l'articulation s'est relâchée et la prononciation courante d'un tel mot a présenté un yod là où l'on avait une voyelle, le mot étant désormais constitué d'une seule syllabe. L'occlusive initiale, au contact du nouveau son, n'a pas tardé à former avec elle une affriquée [dz] ou [dj], dont le caractère occlusif a fini par se perdre; d'où, par exemple, le français *jour* à partir de *diurnum*. Les inscriptions latines présentent plusieurs graphies différentes, dont le but est de noter avec plus ou moins de précision ces nouveaux complexes phonétiques. Pour le groupe DI, on trouve notamment les graphies TZ, Z, ZI, S et même I seul (n° 65).

65. Tzodoto, de Diodotus, *I.C.V.R.*, 15665.
 zebus = diebus, *C.I.L.*, XIV, 1137.
 azutoribus = adiutoribus, *C.I.L.*, VIII, 19224.
 Zonysius = Dionysius, *C.I.L.*, VI, 2464.
 Ziomedes = Diomedes, *C.I.L.*, VI, 16866.
 Sotima = Diotime, *I.C.V.R.*, 6930a.
 Aiutrici, de Adiutrix, *C.I.L.*, X, 2184.

La rencontre de la sourde *t* et d'un yod issu de *i* produit un effet semblable (n° 66).

66. Vincentza = Vincentia, *C.I.L.*, VIII, 16208.
 Tasa = Tatia, *I.C.V.R.*, 15818.
 Quincius = Quintius, *C.I.L.*, VIII, 3611.

Enfin, parmi les variantes graphiques liées à la prononciation courante ou individuelle, il faut réserver une place spéciale à celles qui trahissent chez les locuteurs une incompetence phonétique, une incapacité foncière à prononcer correctement certains sons ou groupes de sons. C'est bien entendu dans les noms d'origine étrangère qu'un locuteur latin éprouvera de telles difficultés. Les cas les mieux représentés dans les inscriptions sont sans nul doute ceux des aspirées grecques et de l'upsilon. Dans les classes supérieures de la société romaine, on avait certes appris à prononcer correctement ces phonèmes étrangers, et cette correction s'accompagnait, dans l'orthographe, de raffinements tels que l'emploi de graphies en CH, PH et TH pour les aspirées ou du signe Y pour l'upsilon. Dans les classes inférieures, auxquelles appartenaient nos artisans et la plupart de leurs commanditaires, il n'en allait pas de même. Ils pouvaient peut-être distinguer, dans la prononciation grecque, la présence d'un appendice aspiré à la suite de certaines occlusives, mais ils étaient incapables de le reproduire dans leur propre prononciation. On s'en persuadera en pensant à ce que nous-mêmes, francophones, nous pouvons substituer, en parlant anglais, à la spirante dentale de cette langue. La plupart des Latins prononçaient donc les aspirées grecques [k], [p] et [t] et leur orthographe se contentait souvent de reproduire simplement cette prononciation sans s'embarrasser de respecter les graphies savantes des milieux plus cultivés. De même, la voyelle antérieure [ü] leur étant étrangère, ils la remplaçaient par [u] ou [i], les deux voyelles latines qui en étaient les plus proches. De nos jours encore, un italien dira [u] pour notre [ü] français, qu'un juif parlant le yiddish prononcera [i].

Certains groupes consonantiques posaient de semblables problèmes au locuteur latin moyen; il s'agit généralement de groupes formés par la rencontre d'une occlusive et d'une spirante. Certains groupes de ce type n'existaient que dans des mots d'origine

grecque, mais d'autres étaient attestés dans d'authentiques mots latins. Dans tous les cas la solution développée par la prononciation latine courante est le développement d'une voyelle prothétique ou épenthétique facilitant cette prononciation.

C'est d'abord le cas des groupes figurant à l'initiale de certains mots et constitués d'une sifflante *s* (ou *z*) et d'une autre consonne, *m*, *c*, *p* ou *t*. La prononciation courante a fréquemment ajouté à l'initiale une voyelle prothétique, sous la forme d'une voyelle antérieure *i* ou, plus rarement et plus tard, *e* (n° 67 et 68).

67. Ismyrna, *C.I.L.*, VI, 34102.
 Ismaragdu[s], *C.I.L.*, VI, 19258.
 Istefanus, *C.I.L.*, VI, 26942.
 Iscola (s) ticensi, *I.C.V.R.*, 6239.
 Isapes = Spes, *C.I.L.*, VI, 7974.
 quod ego isperabi (= speravi), *C.I.L.*, X, 8189.
 ispeculator, *C.I.L.*, VIII, 2833.
 Estefanes, de Stephane, *I.C.V.R.*, 14651.
 68. Izmurna = Smyrna, *C.I.L.*, VI, 6792.
 Izmaragdis, *C.I.L.*, VI, 26010.

On trouve ensuite le cas de l'épenthèse vocalique, dite aussi anaptyxe. Pour certains groupes consonantiques à l'intérieur des mots, les locuteurs résolvaient leur problème de prononciation en insérant entre les deux consonnes une voyelle brève; elle avait soit la même valeur que la voyelle suivante (n° 69), soit une valeur de voyelle antérieure, parfois *e*, généralement *i* (n° 70). Le contexte consonantique pouvait aussi conditionner cette valeur : ainsi dans *Acume* pour *Acme*, c'est la nature labiale du *m* suivant qui explique la valeur *u* de l'épenthèse (n° 71).

69. ominibus = omnibus, *C.I.L.*, IX, 385.
 Cinizusa = Cnizusa, *C.I.L.*, VI, 12761.
 Hymnis = Hymnis, *C.I.L.*, VI, 8361.
 Isthimidius = Isthmidius, *C.I.L.*, VI, 29001.
 Cerescenti = Crescentii, *C.I.L.*, III, 4908a.
 Celementinus = Clementinus, *C.I.L.*, II, 5350.
 Daphenes, gén. de Daphne, *C.I.L.*, VI, 16731.
 Euphorosynus = Euphosynus, *C.I.L.*, VI, 32480,5.
 reipublice = rei publicae, *C.I.L.*, XII, 5519.
 bibylotece = bibliotheca, *C.I.L.*, VI, 4432a.
 70. Ariadine, *C.I.L.*, VI, 21398; *C.I.L.*, VI, 35725a.
 Abascanitus = Abascantus, *C.I.L.*, VI, 5028.
 Daphne = Daphne, *C.I.L.*, VI, 11124.
 Zmyrina = Smyrna, *C.I.L.*, VI, 23897.
 Celodia = Claudia, *C.I.L.*, VIII, 3520.
 71. Dumoidi, dat. de Dmois, *C.I.L.*, VI, 29037.
 Acume = Acme (fréquent), *C.I.L.*, VI, 5731.

Enfin le groupe *-sp-* était habituel à l'intérieur des mots en latin, mais n'apparaissait jamais à l'initiale comme en grec. Un Latin pouvait se montrer incapable de prononcer ce groupe et inverser les deux consonnes tant en les écrivant qu'en les prononçant. Les inscriptions latines conservent la trace de cette faute, qui s'entend encore de nos jours (n° 72).

72. Spyché = Psyche, *C.I.L.*, VI, 28661.

Par delà leurs différences, les quelques graphies que je viens d'examiner ont toutes pour point commun d'être essentiellement motivées par la notation plus ou moins précise d'une prononciation particulière.

A cette première catégorie, il faut opposer une autre série de graphies dont l'apparition, sans être exempte de tout lien avec le phonétisme, relève d'abord du fonctionnement interne de l'orthographe latine et de la manière dont la percevaient les rédacteurs.

Je distinguerai dans ce nouvel ensemble de graphies quatre types différents, en commençant par celui que nous avons déjà rencontré, la graphie inverse.

Je n'y reviens que pour quelques précisions supplémentaires. Dans les cas de graphie inverse, entre deux variantes formellement équivalentes, le rédacteur n'a pas choisi la plus économique, la plus représentative du phonétisme contemporain, mais celle qui lui paraissait traditionnellement la plus correcte. Son attention s'est donc davantage portée vers l'orthographe que vers la notation pure d'une prononciation. La réalisation la plus spectaculaire — et la moins correcte! — de la graphie inverse est l'hypercorrection. Un exemple suffira à illustrer ce nouveau type de graphie.

73. *C.I.L.*, VI, 15282.

Ti(berio) *Claydio* Thallo Ti(berius) *Claydius* Zosimus idem *Claydia* Tyche fecerun (t) bene merenti patrono, idem *Claydius* Primiti(u)s, idem *Claydius* Ianuarius.

Ecrire *Claydius* avec un y grec au lieu du premier v, comme l'a fait avec une belle constance le rédacteur de l'inscription n° 73, trahit chez ce rédacteur deux tendances apparemment antinomiques : la volonté quelque peu pédante de faire montre d'une hypothétique culture orthographique en recourant à certaines graphies spéciales et une assez grande ignorance des limites d'emploi de ces graphies. Le mécanisme est simple : dès lors que les graphies v et y ont la même fonction dans certaines conditions (la transcription de l'upsilon grec), le rédacteur s'est cru autorisé à placer un y grec à la place d'un signe v, dans un mot authentiquement latin et, qui plus est, dans une diphtongue.

L'insertion d'un signe h là où l'étymologie n'en requiert pas procède de la même influence des transcriptions savantes de phonèmes grecs (n° 74).

74. *Chrescens* = *Crescens*, *C.I.L.*, II, 1019.

Vlphiae = *Vlphiae*, *C.I.L.*, VI, 29395.

phiissimus = *piissimus*, *C.I.L.*, XIV, 783.

maritho = *marito*, *C.I.L.*, II, 3762.

D'une manière générale l'emploi du signe h était senti par les rédacteurs comme la marque d'une bonne connaissance de l'orthographe et ils n'hésitaient pas à le placer là où on ne l'attendait pas, que ce soit à l'initiale vocalique ou en des positions plus farfelues (n° 75.)

75. *Hitalia* = *Italia*, *C.I.L.*, IX, 172.

honnium = *omnium*, *C.I.L.*, XIV, 3323.

mehae = *meae*, *C.I.L.*, XII, 5019.

fratres = *fratres*, *C.I.L.*, VI, 25720a.

mhiles = *miles*, *C.I.L.*, XIII, 7040.

Dans les exemples n° 76 et 77 c'est l'équivalence des graphies F et PH pour noter la spirante *f* qui a permis à un rédacteur trop raffiné d'écrire *phécit* et *phraude* avec PH.

76. *C.I.L.*, X, 7057.

D(is) M(anibus) s(acrum). Ceparius Nymphidianus uixit annis XXXIII. Mater *phécit*.

77. *C.I.L.*, VI, 20354.

Iulia Aegiale uixit ann(os) XXXIX *sene phraude* (= sine fraude).

Enfin un cas plus spectaculaire encore de graphie inverse hypercorrecte est celui de la reconstruction étymologique fautive. Dans deux inscriptions de Pompéi on trouve les formes *opscultat* et *obscultat* (n° 78) pour *auscultat* (VÄÄNÄNEN, 115). Il s'agit d'une sorte d'étymologie populaire, rendue possible par une tendance à rétablir, par souci de correction, la forme originelle de certains préverbes normalement assimilés. On comparera, par exemple, la forme *supstulit* pour *sustulit*, également à Pompéi. Notons que le contrépél pseudo-étymologique n'a été possible dans la forme *auscultat* que parce que la diphtongue initiale *au* s'est réduite à une voyelle *o*.

78. *opscultat* = *auscultat*, *C.I.L.*, IV, 2360.

obscultat, *C.I.L.*, IV, 4008.

supstulit = *sustulit*, *C.I.L.*, IV, 5296.

Le deuxième type de variante graphique est quant à lui plus étroitement lié à l'histoire de l'orthographe. Quelques graphies archaïques, datant de la République, sont encore sporadiquement employées dans les inscriptions de l'Empire. La plus fréquente est K utilisé au lieu de C devant un *a*. L'apparition du signe Q devant V, plus rare, a la même origine : l'emploi de signes différents pour noter la sourde vélaire selon le point d'articulation de la voyelle qui la suit. La graphie en K est assez fréquente pour l'adjectif *carus*, généralement au superlatif (n° 79). L'inscription n° 80 présente un exemple de K devant A, un autre de Q devant V, et deux exemples de C aux mêmes positions.

79. *C.I.L.*, VI, 14214a.

D(is) M(anibus). Calpurniae Calliope q(uae) uix(it) ann(os) XXXXVIII m(enses) I d(ies) VI. Seruius Calpurnius Aprio fec(it) uxori *karissim(ae)* et sib(i) et suis libert(is) libertabusq(ue) posterisq(ue) eorum.

80. *C.I.L.*, V, 5510.

Volkano et Erqui C. Cassielcus Martialis uoto.

Les deux derniers exemples d'archaïsmes graphiques que je voudrais évoquer sont les digrammes AI et EI. Les deux graphies sont attestées dans l'enseignement d'officine de lapicide rangée sous le n° 4 : on y trouve *aidibus*, *heic* et *sacreis* ; il y a en outre deux occurrences de la première dans l'inscription n° 81.

81. *C.I.L.*, VIII, 7819.

Valeria Donatula *Honcratai Qu(i) etai nepoti suae filiaeq(ue) Vetosi dulcissim(a)e pos(u)it. uixit annis II.*

Dans ces deux types de fautes graphiques, le rédacteur a choisi une certaine variante par souci de correction et en référence à une orthographe savante et traditionnelle, qui, dès lors qu'elle est plus ou moins éloignée de la réalité phonétique qu'elle doit transcrire, nécessite l'acquisition d'une connaissance.

Le troisième type de graphies trahit l'embarras du rédacteur devant l'appareil orthographique dont il dispose. Il s'agit de graphies doubles telles que celles qui figurent sous les n° 82, 83 et 84.

82. *C.I.L.*, IX, 3040.
Vibpsaniae Seuerae, *Vibpsanius* Vale(n)s a(u)nculus et *Vibpsania* Capriola nutrix b(ene) m(erenti) f(ecerunt).
83. Poliyonymus = Polyonymus, *C.I.L.*, VI, 18813.
 Tityirus = Tityrus, *C.I.L.*, VI, 9419.
 Dionysius = Dionysius, *C.I.L.*, VI, 18447.
84. Synmpherusa = Sympherusa, *C.I.L.*, VI, 8655.
85. *ibse* = *ipse*, *C.I.L.*, III, 3914.

Dans l'exemple n° 82 le rédacteur a écrit BPS pour PS avec une belle constance. Effectivement, dans un groupe PS, il est difficile à l'oreille de déterminer si le *p* est originel ou résulte de la rencontre d'un *b* avec la sifflante; cette seconde éventualité autoriserait une graphie reconstruite en BS, éventuellement fautive (comme dans *ibse* pour *ipse*, en 85). La graphie BPS atteste l'hésitation du rédacteur ou sa volonté de respecter à la fois l'orthographe et la prononciation en juxtaposant à la graphie phonétique celle qu'il croyait étymologique. C'est aux mêmes hypothèses que correspondent grosso modo les exemples n° 83 : Y est la graphie savante, V et I transcrivent la prononciation réelle de l'upsilon à Rome. Dans l'exemple 84, l'*ordinator* a restauré la forme labiale de la nasale après avoir écrit le préverbe sous sa forme originelle.

86. *uicsit* = *uixit*, *C.I.L.*, II, 1240.
uixit = *uixit*, *C.I.L.*, VI, 17387.
uixsit = *uixit*, *C.I.L.*, XII, 4247b.
 Alexsander = Alexander, *C.I.L.*, VI, 11406.
 Maxximinus = Maximinus, *C.I.L.*, XII, 1416.
 ucxsor = uxor, *C.I.L.*, XII, 5193.

Enfin le dernier type de variantes de nature graphique n'est pas directement lié au souci de respecter une orthographe savante ou traditionnelle; il procède cependant d'une réelle réflexion sur le fonctionnement de l'orthographe. Lorsqu'un rédacteur emploie, en lieu et place du simple signe X, une des combinaisons attestées sous le n° 86, il n'apporte aucune précision d'ordre phonétique, le signe X étant suffisant pour transcrire la succession de l'occlusive et de la sifflante; d'autre part, il ne fait référence à aucune tradition, aucune norme, aucun archaïsme particulier. S'il choisit de noter au moyen de plusieurs signes ce qu'un seul caractère notait très bien depuis toujours, c'est pour respecter un principe fondamental de l'orthographe latine, principe sur lequel reposent à l'origine toutes les orthographe alphabétiques et auquel seul le signe X dérogeait en latin : à un son doit correspondre un signe. L'intention de respecter ce principe en décomposant le groupe consonantique est manifeste dans le cas de la graphie CS. Les autres graphies sont plus compliquées; celles qui contiennent le signe X combinent avec cette intention le respect de l'orthographe traditionnelle.

Le moment est venu de synthétiser nos observations en discutant quelques questions générales, touchant le processus de rédaction du texte, la signification exacte des variantes et les incohérences de l'orthographe épigraphique.

Il me paraît important, en premier lieu, de souligner un trait essentiel des graphies attestées dans les inscriptions. Beaucoup d'entre elles, en effet, conservent une part d'ambiguïté, qui se manifeste à plusieurs niveaux. Elle peut se traduire en une série d'oppositions binaires : la cause d'une variante est-elle essentiellement phonétique ou graphique? La graphie est-elle volontaire ou involontaire? L'emploi qu'en fait un rédacteur dans une inscription est-il spontané ou constitue-t-il la reproduction d'une simple habitude?

Certains phénomènes répandus peuvent, d'une occurrence à l'autre, souffrir des explications différentes, voire opposées. Le meilleur exemple à ce titre est celui de l'omission de caractères. Lorsqu'un signe est omis dans une forme, cette absence peut, d'un cas à l'autre, s'expliquer de diverses manières.

Il peut s'agir d'une simple erreur de l'ordinator, qui n'est due qu'à la distraction et n'a aucune signification d'ordre phonétique ou graphique.

Si la cause de l'omission d'un signe est phonétique, elle n'en est pas moins ambiguë : soit elle trahit l'amuissement complet du son correspondant, comme dans *Vales* pour *Valens* (n° 43); soit la disparition du signe prend place dans une graphie plus large et non littérale, transcrivant une nouvelle prononciation, comme dans *Aiutrici*, de *Adiutriz*, au n° 65.

87. KRISIMAE = *karissimae*, *C.I.L.*, VI, 13334.
 BNEMERENTI = *benemerenti*, *C.I.L.*, VI, 15989; 19208; 28149; 29165.
 DBERE = *debere*, *C.I.L.*, VI, 33981.
 PRAESNTE = *Praesente*, *C.I.L.*, V, 7465.

Un cas particulier n'entre dans aucune de ces deux catégories. Lorsqu'un rédacteur ou un graveur écrit *krissimo* pour *karissimo* ou *bnemerenti* pour *benemerenti* (n° 87), il ne cherche pas à noter une prononciation spéciale; l'omission d'une voyelle n'est pas davantage due à la distraction. Il s'agit simplement d'un procédé graphique, fréquent dans les inscriptions, en vertu duquel une lettre est employée à la place de la syllabe qui constitue son nom. Les noms que les Latins donnaient à leurs lettres étaient grosso modo semblables aux nôtres; en conséquence on trouve le signe K pour la syllabe *ka*, le signe B pour la syllabe *be*; on trouve même le signe N pour un groupe *en*.

Enfin, certaines omissions de signes peuvent n'être qu'une simplification ponctuelle du système orthographique, n'entrant strictement dans aucune des catégories déjà examinées. Il arrive que le signe V soit omis dans le groupe QV (n° 88).

88. qi = *qui*, *C.I.L.*, IX, 1481.
 qae = *quae*, *C.I.L.*, III, 8862.

S'il ne s'agit pas d'une pure omission, on peut expliquer cette graphie par un souci d'économie; dès lors que le signe Q n'apparaît jamais que devant un V, les rédacteurs pouvaient s'en contenter pour noter le groupe et omettre le second signe, considéré comme superflu, sans que la qualité de la graphie en tant que représentation d'une prononciation en soit diminuée (VÄÄNÄNEN, 95). Il faut cependant relativiser cette explication; apparemment le signe V n'est jamais omis à cette position que devant une voyelle antérieure, ce qui peut en faire une graphie phonétique.

Certaines omissions ou haplographies sont moins anodines qu'il y paraît. A côté de formes complètes de l'anthroponyme *Restitutus*, *Restituta*, les inscriptions latines conservent des formes *Restutus*, *Restuta* en nombre suffisant pour conclure que l'haplographie correspond à une haplogogie (n° 89). Un graffiti de Pompéi confirme de manière éclatante que ces formes étaient bien prononcées telles quelles, avec haplogogie; l'hexamètre du texte n° 90 n'est scandable que si l'on fait abstraction de la syllabe TI dans *Restitutus* (VÄÄNÄNEN, 79).

89. Res (ti) tutus, *C.I.L.*, VI, 34026.
Res (ti) tuta, *C.I.L.*, VI, 13271.

90. *C.I.L.*, IV, 5251.
Restitutus multas decepit s(a)epe puellas.

De même, c'est aussi la fréquence des occurrences qui permet de conclure à une chute vocalique effective dans les cas des terminaisons de parfait en -u(i)t, sans i entre u et t (n° 91 à 93). Ces formes avec syncope sont à l'origine des formes romanes du parfait (VÄÄNÄNEN, 77).

91. *C.I.L.*, VI, 3478.
D(is) M(anibus). M(arco) Pupio Sabino. militauit missione (h)onestam consumau(i)t.
Vettia coniugi b(ene) m(erenti) f(ecit).
92. *C.I.L.*, VI, 36377.
Successus mor(i)e(n)s petiu(i)t a Natalica et Discolio petiu(i)t...
93. donau(i)t, *C.I.L.*, VI, 6870.
seruiu(i)t, *C.I.L.*, XI, 3541.
94. *C.I.L.*, III, 2234.
D(is) M(anibus) Aur(eliae) Maximin(a)e qu(a)e uixit annos quinquacinta coniuici
dicnissim(a)e maritus p(o)s(uit).

Dans l'inscription n° 94, on pourrait croire, en voyant la forme *dicnissime*, que la substitution d'un C au signe G n'est pas due à une confusion de capitales, mais à l'assourdissement d'une occlusive sonore devant n, ou du moins à l'imprécision de la prononciation d'un G à cette position; la présence de deux autres occurrences de la graphie C pour G incite plutôt à privilégier la première explication. En conséquence, toute autre occurrence d'une forme en *dicn-* sera ambiguë.

95. *C.I.L.*, III, 14322, 18.
D(is) M(anibus). Rutilius Narc(i)us Rutilio Narcisso [p]atri bene mere(n)ti posiu(i)t,
pl(us) m(inus) q(u)i bixxit a(nnos) n(umero) LXV.

La multiplicité des explications possibles pour certaines graphies me paraît bien illustrée par l'exemple n° 95. En premier lieu, on notera l'absence de plusieurs signes, dont l'omission s'explique de manières diverses : la lettre i ne manque dans *Narcissus* qu'en raison de la distraction du rédacteur ou de l'*ordinator*; le même nom est correctement écrit un peu plus loin; par contre, dans *mere(n)ti* sans n, la cause de l'omission est sans doute phonétique; enfin la forme q(u)i sans v n'est peut-être qu'une simplification.

Reste la forme *posiu(i) t*, dans laquelle on trouve sans doute la graphie de parfait déjà rencontrée, mais pour laquelle il est possible, a priori, d'imaginer cinq explications différentes. Première solution : la forme *posiut* est due à une simple inversion de caractères à l'*ordinatio*, sur base d'une forme *posuit*; deuxième solution : la forme de départ est bien *posuit*, mais l'inversion des deux signes est due à une mauvaise lecture de l'écriture cursive de la minute (pour cette confusion, cfr le n° 33); troisième solution : c'est la forme *posiuit* qui devait être gravée et le signe I n'a été omis que par inadvertance au moment de l'*ordinatio*; quatrième solution : les signes I et T de *posiuit* étaient intégrés dans une ligature qui n'a été gravée qu'incomplètement; cinquième solution : la finale *-iut* transcrit la prononciation exacte et porte la trace d'un amuïssement identique à celui des formes en *-aut* pour *-suit*.

On voit que les multiples hypothèses suscitées par cette forme particulièrement ambiguë impliquent la plupart des niveaux et des oppositions que nous avons envisagés : La variante est-elle phonétique ou purement graphique? Est-elle volontaire? Est-elle accidentelle?

Prise isolément, une graphie risque donc de conserver sa part d'ambiguïté. Toutefois, la mise en série de formes identiques ou de graphies comparables permet souvent de lever une difficulté. Un dernier exemple illustrera cette possibilité. On trouve en plusieurs régions du monde romain une graphie *maesoleum* pour *mausoleum*. Ce mot désigne un monument funéraire et vient du grec *μαυσώλειον*. Le mot et la graphie en *ae* pour *au* sont surtout attestées en Afrique, mais on les trouve aussi à Rome et en Narbonnaise (n° 96).

96. *maesolaem, C.I.L.*, VIII, 2841; *maesolaeu, C.I.L.*, VIII, 20686 (Afrique).
maesoleum, C.I.L., XII, 3619; 3637; *maesolei, C.I.L.*, XII, 3861 (Gaule Narbonnaise).
maesolaem, C.I.L., VI, 2120 (Rome).

A ce jour, la substitution d'une diphtongue à l'autre n'a pas trouvé d'explication phonétique satisfaisante. Il est toutefois assuré que ces variantes transcrivent une prononciation réelle et ne sont pas strictement graphiques. On trouve en effet un nombre important de formes alternatives qui prouvent toutes qu'un son *e* était bien prononcé dans ces formes, là où le grec avait une diphtongue *au* (n° 97).

97. *mesolaem, C.I.L.*, VIII, 15539; *mesoleum, C.I.L.*, VIII, 19929; *mesuleum, C.I.L.*, VIII, 14613; *mesuleolus, C.I.L.*, VIII, 9815; *meseleu, C.I.L.*, VIII, 9613; 21532 (Afrique).
mesolaem, C.I.L., V, 3801 (Gaule Cisalpine).
mesoleum, C.I.L., XII, 1751 (Gaule Narbonnaise).
menseleu, C.I.L., VIII, 20734 (Afrique).
moesoleum, C.I.L., VIII, 688.
misolio, C.I.L., II, 5144 (Espagne).

La graphie E pour AE est habituelle, la graphie en OE est un contrépel, la diphtongue *oe* étant passée à *e*; la forme en *menseleu* est aussi une graphie inverse déjà rencontrée; enfin la forme en *i* ne peut provenir que d'une forme en *e*.

Une vue générale de l'orthographe épigraphique nous amène à constater qu'elle est marquée par deux traits dominants : la fréquente négligence dont ont fait preuve les ouvriers qui les ont confectionnées et l'incohérence de leurs pratiques. A la même époque et au même endroit, les uns écrivent E là où leurs voisins emploient encore

le digramme AE; certains privilégient les archaïsmes et les hypercorrections, d'autres semblent écrire chaque mot tel qu'il est effectivement prononcé. Plus grave encore, une même inscription révèle souvent des graphies différentes pour un même son, un même mot. Quelques exemples : Dans l'inscription n° 91, la graphie *-aut* pour la finale *-aui* n'apparaît que dans *consumaut* et n'est pas employée dans *militaui*, qui a gardé son *i*. On ne compte plus les inscriptions où des déinences féminines en *-AE* coexistent avec leurs correspondants en *-E* (cfr n° 40), ni celles où les graphies *B* et *V* se côtoient pour noter le même *b* intervocalique (cfr n° 41). La graphie d'un même mot peut varier d'une occurrence à l'autre dans la même inscription; ce genre de phénomène est, convenons-en, le comble de l'incohérence; qu'un rédacteur se révèle incapable d'écrire deux fois de suite le même mot de la même manière est paradoxal. Les cas de ce genre de variations ne manquent pas; la plupart du temps l'une des deux graphies relève de la prononciation courante, l'autre est traditionnelle (n° 98 à 101).

98. *C.I.L.*, VI, 5202.

C. Iulius diui Aug(usti) l(ibertus) *Cosmus* speclaria(rius) Agrippianus hic situs est C(aius) Iulius *Cosmi* l(ibertus) Sabinus.

99. *C.I.L.*, VI, 24045.

Petronilla *Philete* L(ucio) Marcio *Filetiano* filius.

100. *C.I.L.*, VI, 24313.

L(ucius) Plotius L(uci) l(ibertus) *Eutyclus* L(ucius) Plotius L(uci) l(ibertus) *Eutycides*.

101. *C.I.L.*, VI, 25551.

D(is) M(anibus). fratres fecerunt fratri suo bene merenti qui uixit annis XXV mensibus V diebus VIII fecit Rubria *Istefanis* et Rubria Marciano. L(ucius) Hostilius *Stefanus*.

Comment expliquer cette négligence, ces incohérences? Plusieurs voies de réflexion permettent de répondre à cette question.

Nous savons comment une variante ou une faute "entraînée" dans l'inscription gravée : elle pouvait figurer déjà sur la minute manuscrite ou provenir d'une erreur de lecture, d'*ordinatio* ou de gravure. Il reste à établir comment, dans la première éventualité, la variante est entrée dans le texte de la minute. En d'autres termes, à qui incombe la responsabilité d'une graphie, lorsque ni l'*ordinator* ni le graveur ne sont impliqués? Jusqu'à présent, nous avons un peu rapidement désignés le rédacteur de la minute comme responsable de tous les variantes examinées. On peut nuancer cette généralisation, en remontant aux premiers moments de la confection d'une inscription, lorsqu'elle était commandée par un client et lorsque son texte était rédigé. Cette étape initiale est la plus difficile à appréhender.

Ceci revient à se poser deux questions : Quelle part prenait la communication orale dans la mise au point du texte d'une inscription? Quelle est la part de responsabilité respective du client et du rédacteur dans l'orthographe de l'inscription?

Le style formulaire des épitaphes induit à penser que le texte était généralement choisi dans une sorte de "catalogue"; on a aussi supposé que chaque officine disposait de ses canevas privilégiés. La conséquence est double.

En premier lieu, le rôle du client était souvent limité : il choisissait un texte sans intervenir dans son orthographe; il citait les noms de personnes devant figurer dans

ce texte et précisait quelques informations tels que leurs âges ou leurs fonctions. Sa prononciation ne pouvait donc être répercutée dans l'orthographe de l'inscription que pour ces quelques éléments. Bien que rien, à ce sujet, ne puisse être démontré dans un sens ou dans l'autre, il est plausible de penser qu'une variation dans la graphie de mots fréquents tels que *libens* ou *benemerenti* est davantage imputable au rédacteur de l'officine qu'à son client.

En second lieu, le fait que le texte n'était pas "recomposé" à chaque commande mais choisi dans une liste de modèles induit à conclure que tout ce qui est écrit n'a pas nécessairement été prononcé. Le canevas du texte a pu être simplement recopié par le rédacteur, qui reproduisait ainsi une variante dont l'origine était certes phonétique, mais qui, en l'occurrence, ne notait pas directement une prononciation entendue au moment de la commande.

Le rôle de l'oral dans la rédaction d'un texte n'est donc pas absolu. Il est cependant évident. On en trouve quelques traces, dont la suivante me paraît intéressante.

On possède deux longues listes de soldats, datées du III^e siècle. Plusieurs personnages se retrouvent dans l'une et l'autre inscription. Le nom de l'un d'eux a subi, dans un des deux documents, une curieuse mutation (n° 102).

102. *C.I.L.*, VI, 1058 I,70 : M. Laelius Lysimachus.
C.I.L., VI, 1057 I,159 : M. Laelius Symmac(hus).

Celui qui s'appelle *Marcus Laelius Lysimachus* dans la première inscription n'est plus que *Symmachus* dans l'autre. Comment ce nom a-t-il perdu sa première syllabe? La forme exacte du *cognomen* est certainement *Lysimachus*; l'autre forme est sans doute due à une mauvaise interprétation acoustique du nom par un rédacteur ou un *ordinator*: l'ignorance de la première syllabe l'a amené à deviner sous ce qu'il a cru entendre une occurrence du nom *Symmachus*, par ailleurs attesté; ceci implique que l'upsilon d'un *Symmachus* authentique était, à cette époque, prononcé *i* par les Latins.

Jean Mallon et Giancarlo Susini ont émis quelques hypothèses convaincantes quant au rôle éventuel joué par la dictée dans la rédaction et même dans l'*ordinatio* d'une inscription. Il est en effet possible que le texte ait été dicté au rédacteur de la minute à partir du modèle choisi, combiné aux *desiderata* du commanditaire. Il est même possible qu'il ait été dicté à l'*ordinator* à partir de la minute, mot à mot ou même lettre à lettre. Cette dernière hypothèse expliquerait qu'un ouvrier, tout occupé à tracer consciencieusement les caractères dictés l'un après l'autre, ait pu commettre des erreurs telles que les incohérences observées. Par ailleurs, si la dictée se fait mot à mot, l'*ordinator* reproduira parfois scrupuleusement la prononciation de celui qui dicte.

Il n'est pas possible d'évaluer avec une quelconque précision l'importance qu'a pu revêtir la dictée dans l'apparition des phénomènes graphiques observés sur les pierres. Cette hypothèse permet toutefois de rendre compte d'une bonne part d'entre eux. (Pour la dictée, cfr J. MALLON, *Scriptoria épigraphiques*, dans *Scriptorium*, p. 181, note 6; SUSINI, 60-61.)

Il reste que l'oralité ne peut tout expliquer.

Le moment est venu de définir l'attitude générale des graveurs par rapport aux graphies qu'ils employaient, aux inscriptions qu'ils produisaient, bref, par rapport à

leur travail quotidien. Je prends ici le terme de "graveur" au sens large, en y mêlant l'ensemble des ouvriers impliqués, les rédacteurs, les *ordinatores* et les graveurs.

Cette attitude, on ne peut mieux la caractériser, me semble-t-il, qu'en y voyant un mélange d'application et d'indifférence.

Une bonne part de nos données montre en effet que ces artisans étaient souvent négligents; on en voudra pour preuve les incohérences orthographiques qu'ils se permettaient, les formes incomplètes, défigurées ou même illisibles que les confusions graphiques les amenaient à laisser sur la pierre. C'est donc non seulement à l'orthographe qu'ils étaient souvent indifférents, mais aussi à la lisibilité de leurs inscriptions.

Mais, en même temps, il apparaît que ces artisans avaient dans bien des cas un certain souci de la manière dont ils orthographiaient leurs textes; les hypercorrections le montrent, tout comme le maintien de graphies traditionnelles malgré l'évolution de la langue.

La concurrence de ces deux tendances contradictoires ne fait que traduire, en définitive, la perplexité quasi générale des graveurs devant l'écriture et les choix qu'elle impliquait.

Ce qui est étonnant, ce n'est pas tant l'existence d'erreurs dans des textes latins (tout le monde en commet), que leur présence sur ce type particulier de documents que sont les inscriptions gravées: on a autorisé la transmission à la postérité, sur un support durable, de textes illisibles ou mal écrits, apparemment sans les avoir vérifiés, corrigés, recommencés. Il est possible de nuancer et d'expliquer cette constatation.

En premier lieu, il convient de rappeler la répartition des tâches dans la fabrication d'une inscription. Le dernier intervenant, le graveur, n'était pas nécessairement aussi cultivé que le rédacteur et l'*ordinator*. A ceux-ci on doit reconnaître la capacité de lire et d'écrire. Le graveur, quant à lui, peut n'avoir été qu'un ouvrier capable de graver des caractères plus ou moins parfaits, mais moins doué pour leur attribuer une valeur phonétique et, finalement sémantique. Quant à l'*ordinator*, il pouvait ne montrer de réelle compétence que dans la translittération d'un alphabet dans un autre. Les deux derniers personnages entre les mains desquels passait le texte et qui étaient les seuls à toucher à la pierre étaient donc exposés à commettre des erreurs définitives auxquelles le rédacteur n'avait aucune part.

Ensuite, il n'est pas vrai que les inscriptions mal orthographiées ou illisibles sortaient systématiquement de l'officine sans que quiconque se soucie de corriger leurs défauts.

Il arrivait qu'un *ordinator* corrige une erreur en cours d'opération, laissant sur la pierre la graphie fautive et sa correction juxtaposée. C'est le cas dans l'inscription n° 103, où l'*ordinator* a corrigé le singulier *posuit*, incomplètement écrit, par un pluriel *posuerunt*.

103. *C.I.L.*, III, 12953.

D(is) M(anibus). | Aurelia Vrsula, | Aurelia Secund|a pro pietate p(o)su|suerun(t)
Iulio Labio(ni) | pientissimo, pare|ntibus, amicibus, | fratri Iulio Tertio (= Tertio) |
b(ene) m(e)r(entibus).

Par ailleurs, on trouve sur plus d'une pierre des traces de corrections postérieures à l'*ordinatio* ou à la gravure; elles peuvent être dues à un *ordinator* ou un graveur un peu

scrupuleux. Ainsi, des signes omis dans l'*ordinatio* sont parfois ajoutés sous une forme plus petite entre deux caractères ou au dessus de la ligne. Certaines fautes corrigées sont de simples omissions (n° 104). D'autres relèvent de la phonétique ou du jeu des graphies concurrentes (n° 104 à 107).

104. P \ o / ntio, *C.I.L.*, VI, 6114; dans la séquence PNTIO un petit o est ajouté au dessus de P et N.

105. Gl a \ u / ge, *C.I.L.*, VI, 6139; un petit v est inséré entre A et G.

106. Ae \ u / odiae = Euodiae, *C.I.L.*, X, 2030; un petit v est gravé au dessus de la ligne.

107. Com \ p / se, *C.I.L.*, VI, 22675; un petit P est gravé entre M et S.

Les exemples de corrections gravées ne sont pas nombreux, mais on suppose que souvent les signes oubliés puis réintroduits dans le texte étaient simplement peints et non gravés, ce qui explique qu'avec le temps nous en ayons perdu la trace (SUSINI, 62). Ces corrections moins durables n'étaient peut-être pas toujours dues aux ouvriers de l'officine de gravure; un passant ou le client lui-même pouvaient avoir pallié leur négligence.

Enfin un client mécontent pouvait réclamer qu'un texte mal orthographié soit à nouveau gravé. C'est ce qui, d'après Giancarlo Susini, explique l'existence de pierres portant sur deux faces différentes deux versions d'un même texte (SUSINI, 35). Le n° 108 en est un exemple, bien que, d'une gravure à l'autre, l'orthographe s'y soit à peine améliorée.

108. *C.I.L.*, VI, 25854.

(in parte superiore plana)	(in latere)
D. M.	D. M.
SAMENTIVS	P.S.AMENTIVS.IVLIAE
[IVL]IAE FV	EVTENIAE.CONIVGI
THENIAE	SANTISSIMAE.FECIT
COIVGILSACNTISIM	
AE.FECIT	

D(is) Manibus). P(ublius) Samentius Iuliae Eutheniae coniugi sanctissimae fecit.

A côté des traces de négligence, éventuellement corrigées, on trouve, nous l'avons dit, bien des indices d'un souci de correction dans le choix des variantes employées par les rédacteurs.

A ce propos, il n'est pas sans intérêt de se demander dans quelle mesure l'emploi d'une variante par un rédacteur implique de sa part un choix délibéré. En d'autres termes, la graphie utilisée est-elle volontaire? Le rédacteur est-il toujours conscient de la raison d'être de sa graphie et de ses implications?

Le départ entre graphies volontaires et graphies involontaires n'est pas facile à établir. Les hypercorrections sont quasiment toujours volontaires; lorsqu'un rédacteur écrit AE pour E, comme dans *Valerius* (n° 2) ou Y pour V comme dans *Claydius* (n° 73), nous pouvons être sûrs, sans préjuger de ses motivations, qu'il a sciemment choisi entre deux solutions concurrentes. Le problème est plus délicat pour les variantes purement phonétiques, pour lesquelles la concurrence joue entre deux variantes dont l'une est considérée comme plus représentative de la prononciation, l'autre étant traditionnelle. On peut supposer qu'un rédacteur, en écrivant *sinnum* pour *signum*, a mis les deux

graphies en balance pour finalement choisir celle qui était phonétiquement la plus significative. Il peut donc avoir été consciemment à l'encontre de la tradition. Mais il est improbable que chaque occurrence d'une graphie phonétique s'explique par une telle réflexion.

Une nouvelle graphie, choisie par quelques rédacteurs pour son adéquation phonétique, pouvait à son tour devenir habituelle et se propager dans l'usage par une espèce d'apprentissage. En conséquence, un rédacteur qui emploie une graphie parce qu'il l'a lue ailleurs ne le fait plus à la suite d'une même démarche mentale.

Ainsi écrire XS ou CX pour X procède initialement d'une intention précise : décomposer la graphie d'une groupe consonantique en autant de signes qu'il contient de sons. Mais rien ne prouve que chaque graveur avait cette intention dans l'esprit lorsqu'il employait une de ces graphies; elles ont pu devenir habituelles et se transmettre par imitation, sans conserver toujours leur signification profonde.

Une dernière question, parmi celles que nous nous étions posées en commençant, demeure. Existait-il une orthographe à Rome? A lire les inscriptions antiques, on est tenté de conclure que bien des rédacteurs n'avaient aucun sentiment de l'existence d'une orthographe. Un exemple suffira pour illustrer cette impression : un mot aussi banal que le parfait *uizit*, attesté des milliers de fois dans les inscriptions, présentent un nombre important de graphies différentes; on a vu que l'initiale pouvait varier, ainsi que le groupe consonantique X; les deux voyelles elles-mêmes n'étaient pas à l'abri de la variation. La liste suivante présente les graphies attestées dans les seules inscriptions de Rome (n° 109).

109. uixit, uix.	bixit, bix.
uixsit, uixs.	bixsit (C.I.L., VI, 8458)
uicsit (C.I.L., VI, 11078, ...)	bicsit (C.I.L., VI, 9811; 23788)
uicxit (C.I.L., VI, 12972, ...)	
uicxsit (C.I.L., VI, 17387)	
uisit (C.I.L., VI, 32657, ...)	
uixxit (C.I.L., VI, 13284)	bixxit (C.I.L., VI, 13146; 29890)
uixet (C.I.L., VI, 18137, ...)	bixet (C.I.L., VI, 4315; 9161)
uixeit (C.I.L., VI, 23202)	
uexit (C.I.L., VI, 13364; 17203)	
uiuixit (C.I.L., VI, 9317F; 26611)	
(u)ixit (C.I.L., VI, 30543,17)	

Une telle variété nous indique que le rédacteur qui s'écartait de la forme habituelle *uizit* en cinq lettres ne disposait pas d'une orthographe officielle à laquelle il pouvait se référer au moment d'écrire. Pour lui, l'écriture était une transcription permanente de l'oral, autant et parfois plus que l'application fidèle de connaissances orthographiques plus ou moins bien assimilées. A tout moment il pratiquait l'acte d'écriture comme la transcription prétendument fidèle de ce qu'ils entendait ou prononçait lui-même. Il était donc souvent amené, sans se reporter à une norme préétablie et contraignante, à employer diverses graphies lues, acquises ou créées de toutes pièces. En ce sens, il n'y avait pas d'orthographe à Rome.

Mais les rédacteurs disposaient aussi d'un ensemble de connaissances acquises, dont on observe l'émergence dans les cas d'hypercorrections ou de maintien d'une graphie traditionnelle après une évolution phonétique. On constate d'ailleurs au cours de l'Empire une baisse sensible de la qualité de l'orthographe épigraphique, due en premier lieu à la baisse de la culture orthographique des graveurs, mais aussi à l'accroissement de l'écart entre l'orthographe traditionnelle et la prononciation évoluée.

Nos rédacteurs balançaient constamment entre le respect d'une norme — ou d'une tradition — et la transcription phonétique permanente. Cette hésitation n'est en fait que l'écho, à leur niveau, des deux tendances opposées qui prévalaient dans les théories des grammairiens latins de la même époque : en fait d'orthographe, les uns prônaient le respect de l'étymologie, les autres défendaient une orthographe strictement phonologique. Pour les premiers, il fallait écrire *adfnitas*, pour les autres *affinitas*. De même, certains graveurs savaient que *signum* s'écrivait avec GN et tenaient à cette tradition; d'autres, par une sorte de snobisme, affectionnaient les graphies en Y ou en H; d'autres enfin écrivaient le latin tel qu'on le prononçait.

Nous pouvons maintenant achever notre parcours avec la question qui le commençait : qu'est-ce qu'une faute? Les variantes graphiques des inscriptions violaient-elles un code? Ici aussi la réponse est double. Ecrire E pour AE n'était pas une faute; une telle variante s'explique par l'adaptation des habitudes graphiques à la nouvelle phonétique et par le respect du principe d'économie alphabétique de l'orthographe latine. Rien n'imposait de respecter la graphie plus ancienne. Par contre, lorsqu'un rédacteur écrivait AE là où il n'y avait jamais eu de diphtongue, il commettait une faute, si bonne que fût son intention, car sa graphie péchait contre le même principe d'économie.

En définitive, si l'on prend pour point de comparaison la situation de la langue française, il n'y avait pas d'orthographe à Rome, dans la mesure où, malgré les théories des grammairiens, la manière de noter les sons n'était pas régentée puis imposée par un enseignement unifié. La variation orthographique n'était d'ailleurs pas réservée aux seuls artisans peu cultivés, elle était également le lot des meilleurs lettrés; on a pu démontrer qu'un personnage aussi cultivé que Virgile, que l'on ne peut taxer d'ignorance, pouvait se laisser aller à varier la graphie d'un même mot dans la même œuvre, parfois le même jour, parfois dans un même vers (Cfr R. SABBADINI, *L'incoerenza nell'ortografia vergiliana*, dans *Rendiconti dell'Istituto Lombardo, classe di Lettere, Scienze morali e storiche*, LVIII(1925), pp. 333-336).

Toutefois, malgré ces réserves, nous savons qu'il existait une sorte d'orthographe de référence, comme le montre la coexistence de graphies concurrentes dans une même inscription, la graphie habituelle et une autre. Ce système de référence, auquel rien n'imposait vraiment d'obéir, a conservé longtemps un prestige auquel bien des graveurs étaient sensibles.

En conclusion, après avoir démêlé quelques lignes directrices dans l'infinie diversité de l'orthographe épigraphique, nous nous expliquons plus facilement l'attitude du graveur, partagé qu'il était entre un système orthographique plus lâche que normatif et la pression d'une tradition prestigieuse. Certes, il n'avait cure d'écrire avec une constance inébranlable, mais il avait souvent à cœur d'exhiber ses connaissances orthographiques, si fluctuantes qu'elles fussent, si maladroitement qu'en fût l'application.

BIBLIOGRAPHIE SUCCINCTE.

W. Sidney ALLEN, *Voz Latina. A Guide to the Pronunciation of classical Latin*, Cambridge, 1978.

Ernst DIEHL, *Vulgärlateinische Inschriften*, Bonn, 1910.

Jean MALLON, *De l'écriture. Recueil d'études publiées de 1957 à 1981*, Paris, 1982.

Giancarlo SUSINI, *Il lapicida romano*, Rome, 1968.

Veikko VÄÄNÄNEN, *Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes*, Helsinki, 1937.